



HAL
open science

Langues, identités et expériences de la diversité

Valentin Feussi

► **To cite this version:**

Valentin Feussi. Langues, identités et expériences de la diversité : Vers une francophonie de la réception-appropriation. Recherches en Didactique des Langues et Cultures - Les Cahiers de l'Acedle, 2023, Contextes plurilingues de l'espace francophone, 21-3, 10.4000/rdlc.12804 . hal-04293151

HAL Id: hal-04293151

<https://hal.science/hal-04293151>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Langues, identités et expériences de la diversité
Vers une francophonie de la réception-appropriation

Valentin Feussi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rdlc/12804>

DOI : [10.4000/rdlc.12804](https://doi.org/10.4000/rdlc.12804)

ISSN : 1958-5772

Éditeur

ACEDLE

Référence électronique

Valentin Feussi, « Langues, identités et expériences de la diversité », *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 21-3 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 09 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/rdlc/12804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rdlc.12804>

Ce document a été généré automatiquement le 9 octobre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Langues, identités et expériences de la diversité

Vers une francophonie de la réception-appropriation

Valentin Feussi

- 1 Ces dernières années, mes travaux en sociolinguistique et en didactique des langues se sont focalisés sur les situations de diversités linguistique et culturelle expérimentées dans le cadre des francophonies, où le point de vue dominant des institutions est prégnant depuis son apparition sous la forme de l'ACCT¹ en 1970. La diversité des langues y occupe une place centrale. Pendant longtemps, je l'ai envisagée à partir d'une approche qui n'impliquait « ni impérialisme, ni arrogance » (Pilhion et Poletti, 2017 : 19). Mais malgré moi, je participais « à l'insu de mon plein gré » au renforcement du point de vue institutionnel caractérisé par l'imposition d'une langue (le français) avec son histoire et l'idéologie sur laquelle elle repose, rendant ainsi compte de la francophonie sous une perspective critique mais qui n'était pas moins diffusionniste. Un discours réflexif sur mon parcours de chercheur à l'occasion de mon habilitation à diriger des recherches (Feussi, 2018) m'a fourni des pistes pour interroger autrement ces situations à partir d'une analyse critique de mon parcours, comme de celles de certaines autres personnes concernées par les situations à chaque fois envisagées. Cela m'a conduit à explorer une autre modalité de pensée qui englobe la précédente, à savoir l'approche de la réception ou de l'appropriation. Je me propose d'y revenir dans un premier temps. Par la suite, j'en expliciterai le processus d'émergence dans mes travaux. Je terminerai enfin mon propos en évoquant quelques conséquences de cette option, pour une problématisation différente de la notion de francophonie.

Pourquoi une perspective de la réception ?

- 2 Le point de vue de la réception arrive dans mes travaux comme un éclairage nouveau aux approches sémiotiques explorées ces vingt dernières années. En effet, plusieurs démarches méthodologiques (approches structurales, discursives, conversationnelles) ont été mobilisées dans mes travaux pour la description des langues. Mais les réponses aux questions que je me posais, concernant notamment les processus de glottogénèse, étaient ancrées dans le paradigme sémiotique, puisque seuls les signes étaient reconnus

comme susceptibles de révéler et de comprendre les langues. Je m'inscrivais de ce fait dans le prolongement d'une démarche dite critique qui, selon S. Lafage (2006)², a légitimé l'émergence de la méthode différentielle dans les études sociolinguistiques sur les langues en contacts (dont le français) en Afrique tout en reproduisant un paradoxe, celui de mettre en débat sans la dénoncer l'épistémologie caractéristique des pratiques coloniales, qui organisait les langues des situations francophones selon un modèle diglossique : par rapport aux langues d'origine locale, le français occupait toujours le haut de l'échelle. Il s'agissait donc, si je reprends Jacques Ellul (2008), de proposer une solution technique à un problème technique : bien qu'étant sensible à l'idée que, pour conceptualiser avec pertinence les usages diversifiés des langues en francophonie, il fallait sortir du « sillon » (Calvet, 2016 : 5) habituel, celui de la langue sous l'angle prioritairement systémique, je restais malgré tout dans la lignée d'une conception uniquement systémique et sémiotique de la connaissance.

Un changement épistémologique

- 3 C'est grâce aux travaux pluridisciplinaires développés dans les *Ateliers de la pensée*³ à Dakar que j'ai sérieusement envisagé de penser autrement les langues en francophonies⁴. Ils ont davantage attiré mon attention sur une approche du monde à partir du point de vue local (afro-diasporique en l'occurrence), tout en soulignant le besoin de :

« développer des épistémologies alternatives qui ne reconduisent ni les normes des savoirs préconstitués et imposés dans/par la violence coloniale, ni leurs modalités d'institutionnalisation et d'inscription dans des universités qui ne sont pas soumises à un principe d'inconditionnalité. Décoloniser le savoir, c'est inventer d'autres formes de vie du savoir qui ne prolifèrent pas la différence coloniale et y mettent un terme » (Yala Kisukidi 2017 : 56).

Ce projet fait écho à un point de vue déjà développé par Bruckner (1983 : 110) qui s'étonnait d'une « ironique injonction » occidentale « faite aux autres cultures : celle de combattre l'Occident avec ses propres armes ». L'optique ainsi revendiquée consiste à faire évoluer non pas uniquement de paradigme, mais à regarder et à penser autrement, d'où la perspective du changement épistémologique. Il m'a semblé que ce décalage pouvait consister à prendre au sérieux la diversité des langues et du monde. Cela n'est pas nouveau en sciences humaines⁵ mais la plupart des travaux qui s'en revendiquent restent sémiotiques en ayant de la langue une interprétation prioritairement informative (Lafontaine, 2004).

Humboldt et la vision du monde

- 4 Plus récemment, j'ai découvert l'anthropologie comparée d'Humboldt (1974) qui résonne avec les différents points de vue précédents, dans une approche à la jonction de la linguistique, de la philosophie et de l'histoire. Pour lui, les langues sont nécessairement liées à la pensée, puisqu'elles traduisent à chaque fois une expérience, une « vision du monde » :

« les langues ne sont pas des moyens pour représenter la vérité déjà connue au préalable mais beaucoup plus des moyens pour découvrir la vérité encore inconnue. La diversité des langues n'est donc pas une diversité de sons et de signes mais une diversité des *visions du monde*. » (Chabrolle-Cerretini, 2007 : 69).

Comme l'explique Carrive (2016), les idées et les langues sont étroitement liées, s'influencent tellement réciproquement qu'on peut énoncer l'idée qu'il n'y a pas de langue sans pensée. Autrement dit, aucun mot convoqué n'est neutre : il est toujours investi d'une histoire qu'il convient de découvrir. Pour y parvenir, il faut s'intéresser à ce que font de cette langue ceux qui la parlent et l'écrivent, aux traces qui y ont été laissées avec le temps. Chaque signe est vécu comme une cicatrice, comme une marque qui n'a de pertinence que par rapport à la « vie à l'œuvre dans le parler » (Dilberman, 2006 : 173). Cela suppose, pour celui qui reçoit cet élément, la capacité d'envisager un arrière-plan en partie inconnu, imaginé, lié à sa connaissance de la situation et à la place réservée à l'autre, comme faisant partie du processus du sens.

- 5 Ce point de vue humboldtien consiste ainsi à penser les langues par une démarche globale qui se veut humaine (et non pas disciplinaire), en tant que traduction des expériences qu'on a du monde, sans que ne soit mis en avant de support matériel objectif / objectivable, extériorisé, qui serait placé dans les dimensions sociales. Cela conduit dès lors à penser les langues certes sous l'angle de leur matérialité (les signes), mais prioritairement à partir des expériences, de la sensibilité qu'on a du monde. On dirait en ce sens qu'elles découlent de la façon de recevoir le monde et que les aspects sémiotiques correspondraient à l'encodage de phénomènes significatifs *déjà-là*. Dire ainsi que les langues sont des façons différentes de recevoir le monde, permet de souligner le travail d'interprétation qu'effectue chaque personne dans ses rapports aux langues, et le besoin de socialité qui l'anime toujours. Si l'on interprète le monde, si l'on projette le sens qu'on en reçoit, c'est pour exister relationnellement, avec les autres.

La réception – appropriation des langues

- 6 La *vision du monde* rappelle ainsi les perspectives phénoménologiques et herméneutes plus récemment développées en sociolinguistique par Robillard (2009, 2016). Bien qu'elles ne se revendiquent pas directement d'Humboldt, elles prolongent l'idée que problématiser une langue c'est travailler prioritairement à la question du sens, du comprendre, sous l'angle de l'appropriation. Or s'approprier quelque chose c'est le traduire à soi, c'est donner à comprendre ce qui est soi, c'est porter au jugement un ensemble de phénomènes complexes ; mais c'est aussi surtout se découvrir, se comprendre dans une perspective toujours changeante. Comme l'explique d'ailleurs Gadamer (1976), comprendre (un texte), c'est toujours (le) comprendre autrement.
- 7 Envisager les langues sous ce prisme c'est en souligner deux éléments fondamentaux. Le premier est qu'elles reposent non pas sur les signes, mais sur ce que Robillard (2016) appelle le « L », c'est-à-dire une fusion de langue-langage-discours-parole. L'espace de cet article ne me permet pas d'explicitier la relation entre ces quatre notions mais ce qui me semble pertinent à retenir est que « la **langue** est la finalité de la **parole** qui se met en œuvre en **discours**, avec comme particularité de toujours faire écho au **langage** universel » (Feussi, 2018 : 192). Voilà comment j'ai pu rendre compte de l'indistinction entre elles. Il s'ensuit dès lors que la *poïesis*, l'interprétation est la fonction prioritaire du « L ». L'appropriation équivaut ici à une interprétation du monde, à la traduction du *monde en langues*, grâce aux expériences⁶ dont la sensibilité est le fondement. En rendre compte revient alors à réfléchir aux enjeux implicites aux processus interprétatifs mobilisés⁷. Le deuxième élément que souligne le regard appropriatif sur les langues est la notion de diversité, qui cesse d'être uniquement une thématique, pour devenir une

Pierre angulaire épistémologique, un principe de vie. Elle apparaît alors comme une toile de fond du monde et les langues révèlent les expériences dynamiques qu'on en a. Elles sont toujours vivantes, mobiles, dynamiques, instables. On ne peut les comprendre que si l'on s'y projette, par la rencontre avec d'autres personnes.

- 8 Mon projet de changement épistémologique m'amène donc à penser que les bases de la compréhension et les fondements de la langue sont non-matériels. J'en arrive en conséquence à me poser quelques questions : est-il possible de contrôler la compréhension de quelqu'un ou bien de savoir techniquement s'il a compris ou non ? Quelles francophonies en déduire ? Pour en savoir plus, repartons de situations africaines de francophonie, qui ont caractérisé mon parcours de chercheur.

Les langues en contact en situations francophones africaines

- 9 En tant que personne engagée dans des relations sociétales, chercheur intéressé par les processus d'appropriation des langues sur les plans sociolinguistique et didactique, francophone tant sur le plan ethnique que linguistique, j'ai pu conceptualiser mon expérience de ces situations en m'inspirant de la typologie des situations du français en Afrique qu'effectue Manessy (1979 : 347). Il organise les francophonies africaines à partir d'un regard d'ensemble porté sur les situations sociolinguistiques et distingue ainsi des « états linguistiquement homogènes, des « états hétérogènes mais possédant une langue dominante » puis des « états hétérogènes sans langue dominante ». Cette catégorisation souligne en même temps deux éléments fondamentaux : 1) le caractère récent de l'avènement du français en Afrique par rapport aux autres situations de francophonie et 2) les conditions sociohistoriques d'arrivée du français qui laissent voir que contrairement à la majorité des autres espaces francophones (des colonies de peuplement), l'Afrique a plutôt connu une colonie d'exploitation. Tout cela induit des modes d'organisation de la société aux implications significatives sur les langues, qui seront reçues à partir de deux perspectives : institutionnelle et expérientielle.

La réception institutionnelle : une approche diffusionniste du français

- 10 Prolongement du schéma colonial, il s'agit d'envisager la présence du français sous l'angle de l'expansion. L'histoire du français est très marquée par ce point de vue par ailleurs repris et réduit aux seules dimensions descriptives par différents programmes développés par l'institution de la Francophonie. Le projet principal mis en œuvre est celui de la promotion par la diffusion du français. Mais que veut dire diffuser ? Il s'agit de « répandre de façon uniforme dans toutes les directions »⁸. Comme l'explique Robillard (2000 : 624), cela suppose à la fois un objet diffusé, un processus de diffusion et un environnement de diffusion qui peut être hostile, accueillant, perméable.
- 11 Sur le plan sociolinguistique, seul l'objet (le français) diffusé a été le plus régulièrement souligné, parfois décrit par l'agent (le sociolinguiste) qui répand, sans nécessairement s'interroger sur l'environnement et l'accueil réservé à cet objet, c'est-à-dire sur ce qu'en font ceux qui le reçoivent. Quand cette question est parfois posée, le sociolinguiste s'en tient le plus souvent aux aspects matériels. Cette optique a conduit à

la description du français à partir d'un seul point de vue, le plus souvent francocentré, tout en contribuant à renforcer l'image de la domination du français par rapport aux autres langues. C'est certainement avec toutes les bonnes intentions que Bal (1977) convoque les termes « expansion », « importation », « rayonnement » dans sa typologie des situations du français. Prenons uniquement l'exemple du verbe *rayonner* qui peut vouloir dire « répandre sa lumière », « briller d'un vif éclat », « refléter l'expression d'un grand bonheur, d'une vive satisfaction »⁹. On peut se demander pourquoi et surtout pour qui, le français brillerait-il en Afrique. Comment serait-il arrivé dans ce continent ? Peut-on penser qu'à un moment de leur existence, les Africains auraient éprouvé du plaisir ou du soulagement à obtenir le français tellement ils le désiraient ? Ne faut-il pas plutôt parler d'imposition ?

- 12 Dans les premières descriptions du français en Afrique francophone, les règles mises en place pour définir les régionalismes (faits de langue caractéristiques d'une région, d'un groupe, d'un pays, etc.) ne laissent pas de doute sur l'imposition du français :

« dans la masse des « écarts » notés empiriquement, tant à l'oral qu'à l'écrit, après élimination de ceux qu'on pouvait imputer à des « systèmes approximatifs de communication », imputer à des imperfections de l'apprentissage, se dégageait progressivement un ensemble de traits doté d'une relative stabilité, d'une fréquence élevée, d'une dispersion assez grande et qui n'étaient pas ressentis comme des fautes ni comme des singularités par des locuteurs possédant une bonne maîtrise du français [...] » (IFA, 2004 : XIII).

Comme l'explique bien cet extrait, le procédé commence par un tri qui conduit au gommage de ce qui ferait la particularité de ce parler et qui prendrait en charge les expériences locales. L'impression qui s'en dégage est que c'est sous l'éclairage du français standard que s'identifient les pratiques locales. Cette démarche invalide dès lors les productions très exotiques, par rapport à LA NORME. Ce point de vue différentiel repose sur une conception rationnelle et sémiotique du français (Robillard, 2000) qui assure et maintient la diffusion du français depuis des siècles (Chaudenson, 2012 ; Baggioni, 1996).

- 13 Mon point de vue est que faire le choix de s'ouvrir plus encore aux expériences des personnes qui accueillent et vivent avec le français, sans les discriminer a priori, permettrait d'envisager d'autres perspectives qui admettraient une compréhension différente de ces situations. Mon expérience de Douala révèle ainsi différentes forces à l'œuvre en arrière-plan à ce qui va s'appeler « français », qu'on peut pertinemment percevoir grâce aux expériences de l'urbanité et de la mobilité.

La question de l'urbanité et de la mobilité : l'exemple de Douala au Cameroun

- 14 Pour réfléchir à ces expériences, il faudrait adopter une vision historique, en s'interrogeant notamment sur les processus d'installation des populations dans la ville de Douala. Pour aller vite, disons que le processus peut se résumer à deux modalités : une « communautaire-ethnique » et une « individuelle » axée sur la mobilité.
- 15 La modalité ethnique conduit à une sectorisation sociale et linguistique de la ville en quartiers ethniques regroupant les Duala (premiers occupants) et les groupes de migrants (Bamiléké, Ewondo, Basaa, Hausa, etc.). Jusqu'à la fin des années 1980, Douala correspond au modèle de la ville coloniale africaine avec des parallèles entre zones géographiques, appartenance ethnique et langues locales correspondantes. On en

dénombrer plusieurs (ghomala', duala, basaa, eton, hausa, fulfulde, etc.) avec des influences sur le français qui se configure en fonction des accents ethniques (Renaud, 1979), l'accent duala étant considéré comme « neutre ».

- 16 En m'appuyant sur un de ces groupes ethniques, celui des Bamiléké, je voudrais ici insister sur une autre entrée, celle de la mobilité, pour souligner l'implication des personnes. Ce groupe ethnique arrive à la création du port de la ville et fait émerger, selon la modalité ci-dessus, le quartier bamiléké. Mais ce groupe a une autre particularité, une solidarité communautaire qui se construit grâce au « mérite » (Warnier¹⁰, 1993) individuel. Comment se traduit-elle ? Le rayonnement de toute personne dans la communauté dépend en fait de sa capacité à rendre service au groupe. Cela suppose de pouvoir transformer pour soi les ressources sociales afin de créer des richesses, qui seront redistribuées à la communauté, dans un second moment. Dans un contexte de subsistance de plusieurs langues (duala, allemand, pidgin, basaa, au moins une cinquantaine de langues de migrants et le français) et parce que migrants à Douala, on se serait attendu à ce que les membres de ce groupe s'approprient le duala en restant sous la domination des Duala. Mais ils se rendent compte très rapidement que le français constitue la langue d'accès aux ressources économiques. En se l'appropriant, ils n'auront ni à apprendre le duala, ni à pactiser avec les Duala, et pourront amasser des biens.
- 17 La mise en œuvre de ces stratégies qui sont à la fois sociétales et personnelles révèle deux modalités d'appropriation du français au Cameroun. La première correspond à la réception faite par les Duala. Cette dernière consiste à « whitiser » (Telep, 2019) c'est-à-dire reproduire des schèmes considérés dans la situation comme du « français » standard. Les locuteurs développent ainsi une conscience importante des formes linguistiques et essaient, dans la mesure du possible, de construire des énoncés proches de la norme écrite perçue comme française. La deuxième forme de réception est celle des Bamiléké, dont l'objectif prioritaire est d'amasser les richesses de la ville qui seront mises au service de la famille. Dans cette perspective, la « qualité » du français pratiqué importe peu ; seuls comptent les enjeux (économiques, symboliques). Le choix de parler ou non le français devient porteur d'enjeux variés et changeants. C'est cette perspective que vise à souligner le point de vue de la réception dont il est question dans cette réflexion.

La réception : une approche expérientielle et historique des langues

- 18 À la différence des descriptions sociolinguistiques habituelles qui renforcent le point de vue diffusionniste, on comprend ici qu'il est possible de réfléchir à l'accueil réservé au français par les populations dans le milieu de diffusion, en s'intéressant aux histoires et projets de ces personnes. Il ne s'agit pas de les décrire, mais de les comprendre en les situant par historicisation, en soulignant les enjeux politiques implicites. Comme indiqué ci-dessus, Manessy (1993) m'a beaucoup éclairé sur cette piste à explorer, notamment à partir de sa problématisation de la notion de vernacularisation.

La vernacularisation de G. Manessy

- 19 À partir de l'observation des usages de langues en situations africaines francophones, Manessy définit cette notion comme la « prise de conscience par les locuteurs eux-mêmes de la spécificité de leur usage et la constitution de celui-ci en une variété discernable et reconnue » (Manessy, 1993 : 413). Il en découle alors que pour la personne engagée dans les rapports aux langues, deux éléments sont à valoriser : le regard porté sur soi et sur les autres dans leurs ressemblances et différences, et le projet mis en place avec ces autres, lequel se construit toujours à partir d'une histoire en partie au moins partagée.
- 20 Pour le sociolinguiste, la notion de vernacularisation souligne un point de vue rarement exploité. Elle montre en fait que les langues et la compréhension de toute situation est la résultante d'un processus d'appropriation de la situation, qui repose sur au moins trois éléments. Le premier est l'imagination qui met en route un projet, celui de construire une solidarité qui va au-delà des frontières ethniques, ce qui permettrait d'exister socialement. Le deuxième de ces éléments est l'évaluation de l'existant, du déjà-là, qui permet de réaliser que la langue de l'interprète n'est pas adéquate pour le projet envisagé. La solution qui se présente est alors de mobiliser, dans son expérience, différents éléments susceptibles de traduire en discours et de mettre en œuvre son projet. Le troisième élément, qui intervient à la fin du processus est la possibilité d'une mise en signes (ou en langues, dans le sens saussurien) du résultat du processus.
- 21 L'exemple qui me vient à l'esprit pour illustrer ce processus est celui de Cyril (19 ans), jeune de la rue que j'ai rencontré en entretien à Douala il y a presque douze ans. Il m'explique alors qu'une des stratégies pour intégrer des groupes dans la ville est de parler comme les membres perçus comme légitimes et dominants de ces groupes. En revanche, la volonté d'autonomie ou des disputes dans un groupe peuvent être à l'origine de transformations de groupes existants. En cas de dislocation, de nouveaux groupes voient alors le jour. Pour bien marquer sa différence avec les autres groupes et créer ou renforcer la solidarité interne, chaque groupe peut créer et mettre en exergue certaines formes linguistiques. En cas de changement de *capo* (chef du groupe), les nouveaux membres mobilisent souvent des néologismes ou bien importent des termes d'ailleurs, autant d'éléments qui transforment partiellement les anciennes pratiques rattachées à l'ancienne identité du groupe.
- 22 On peut alors en déduire que les langues, sous leurs formes sémiotiques telles qu'analysées majoritairement en sciences du langage, reposent sur la capacité de mettre en forme des éléments d'un projet préalable (intégrer un groupe, en sortir ou créer un autre groupe) qui repose sur une expérience de la situation (la capacité de cibler des éléments qui susciteront leur adhésion : inventer ou bien choisir dans son répertoire des formes connues ou non des autres membres). Voilà comment comprendre la place réservée à l'histoire de chacun (voir *infra*) dans ces processus sociolinguistiques. En effet, ces transformations linguistiques conduisent chaque membre du groupe à se projeter différemment par rapport aux groupes concurrents, en s'appuyant sur son parcours de vie, sur son histoire. Ce ne sont pas seulement les langues qui se transforment, le processus affecte également les personnes et l'ensemble de la société ainsi habitée, laquelle rejaillira en retour et continuellement sur les personnes qui l'habitent.

- 23 La vernacularisation repose donc sur le sens projeté dans la situation. Elle permet ainsi de souligner les dimensions implicites et profondes fondamentales des langues, pour expliquer que les étudier sous une perspective sémiotique ne suffit pas. Cette approche qui consiste à reconnaître les dimensions non linguistiques des langues n'est pas nouvelle. Humboldt l'envisageait déjà dans ce qu'il a appelé le *caractère* des langues. Essayons d'en savoir plus.

Réfléchir à une langue : partir de son *caractère* et de l'implication de l'interprète

- 24 Pour Humboldt, réfléchir aux langues c'est en expliciter le caractère, c'est-à-dire « l'esprit qui s'installe dans la langue et l'âme comme un corps qui se serait formé à partir de lui » (Humboldt in Trabant, 1992 : 166). Le caractère de la langue se forme en fonction de la façon dont les populations et personnes s'en sont servies et s'en servent encore. Dans cette perspective, la langue apparaît alors comme un héritage de générations passées. Elle arrive toujours par appropriation (et non par transmission uniquement) aux différentes générations. C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre ce que Wald (1994) appelle *appropriation* « diffuse » du français, c'est-à-dire une familiarisation avec cette langue, qui ne passe pas par les arcanes de l'école. Cela révèle des processus d'accueil du français, qui mettent en relief deux éléments en particulier : le point de vue impliqué de l'interprète et la dimension historicisée des langues.
- 25 Repartons d'un autre exemple, le processus d'émergence du terme « feyman » au Cameroun. Étudiant de linguistique à l'université de Yaoundé et sensible aux changements linguistiques, j'ai pu constater qu'il commence dans les années 1990 et part d'une appropriation du verbe « faire », rattaché à un objet humain (« ce garçon m'a fait » ; « je vais moi aussi le faire »). On peut alors *faire quelqu'un*. Cette construction polysémique veut alors dire « faire attendre vainement », « ne pas respecter des engagements », « tromper », « escroquer », etc. Une des formes fléchies du même verbe sera alors fréquemment mobilisée (« il m'a fait ») et conduira à la nominalisation *fait* d'abord à l'oral mais qui sera codifiée *fey* (« escroc ») dans la presse écrite, notamment dans *Le Messager Popoli*¹¹ qui se diffuse largement au début des années 1990. Comment expliquer le passage de la graphie francisante (« fait ») à la graphie non-francisante « fey » ? Cela vient de l'imaginaire linguistique des journalistes de médias privés qui essaient de proposer des éléments mettant en évidence l'ancrage local de leurs productions. Il convient de noter que le climat social est marqué par l'ouverture politique qui permet la liberté d'association, d'expression : on peut désormais se permettre de parler des responsables politiques en public, verser dans la satire, tonalité qui se répand dans d'autres couches sociales et qui marque également les langues où émergent des néologismes à caractère injurieux. Le pidgin, parler marginal, paraît indiqué dans cette perspective et cela n'est pas anodin que la graphie choisie rappelle plus le pidgin que l'anglais ou le français. Voilà comment expliquer l'avènement de la lexie nouvelle *fey* (qui donnera par composition *feyman* - escroc) dans le paysage sociolinguistique en français.
- 26 Réfléchir au français dans cette société c'est travailler avec ce type de repères, reliés à la sensibilité de la personne qui les interprète, tout en sachant qu'à chaque fois, l'unité linguistique affichée repose sur un arrière-plan plus vaste que la seule dimension

linguistique ne pourrait traduire. Pour pouvoir en rendre compte, les parcours biographiques apparaissent comme un repère fondamental. Il s'agit de s'appuyer sur une reconstitution de phénomènes de la vie de chaque interprète, sans en exclure les aspects relevant de l'imagination – fiction. Dans cette optique, le biographique est nécessairement articulé à l'histoire, mais à une histoire émanant du rapport de soi avec le monde.

Historicisation-historialité : pourquoi ?

- 27 L'émergence des langues dans les situations plurilingues repose aussi sur des repères similaires, en étant liée à la connaissance et à la façon de s'imaginer dans les rapports aux autres. La dynamique consiste, à chaque fois, à traduire la façon de recevoir l'ambiance (Feussi, 2018) qui vient du monde environnant (dans une orientation anthropologique). Il s'agit de fonder les langues et le sens sur un processus d'historicisation¹². J'ai parlé d'histoire *supra* en pensant à ce processus qui permet de convoquer la mémoire pour sélectionner et situer des souvenirs, les organiser, les mettre en cohérence par rapport au présent et les comprendre. Parler d'historicisation, c'est considérer *le comprendre* comme l'élément qui détermine cette sélection, c'est aussi s'inscrire soi-même dans le processus dont on explicitera les arrière-plans politiques.
- 28 Revenons vers l'exemple de « feyman » ci-dessus. Je me rappelle probablement le passage du français au pidgin pour plusieurs raisons. En tant que jeune diplômé francophone de l'université camerounaise, j'étais impliqué dans des réseaux relationnels comprenant plusieurs personnes exerçant une activité dans le secteur informel à cause de la crise économique ambiante des années 1990. Associé à une créativité permanente, le pidgin y était particulièrement présent. Une autre raison, toujours liée au pidgin, vient-elle du fait que j'ai vécu pendant six ans en régions anglophones au Cameroun où le pidgin est un véhiculaire ? Toujours est-il que c'est à partir de mon expérience de sociolinguiste, francophone, membre de réseaux urbains, par ailleurs pidginophone, que le souvenir du passage de « fait » à « fey » se ravive encore à chaque fois que je m'interroge sur ce terme, devenu fréquent dans les pratiques langagières des Camerounais (Malaquais, 2001).
- 29 Cette compréhension expérientielle est articulée à une conception de l'histoire qui dépasse la simple narration de faits. Le terme « historialité » tel que mobilisé par Gusdorf (1988) me semble plus pertinent en ce sens qu'il explicite plus clairement la question qui se pose à chaque locuteur dans les rapports aux langues. On peut ainsi la résumer : si une langue m'est arrivée dans mon parcours, même par imposition, pour quelles raisons politiques et idéologiques devrais-je / pourrais-je en faire un élément important dans mon projet de vie ? Cela permet ainsi de souligner l'engagement personnel de chaque interprète (le chercheur en est un) dans la dynamique des langues, pour mettre en relief le processus appropriatif. Dans des situations où la diversité constitue un enjeu majeur, les langues ne sont pas, prioritairement, des instruments de communication. Elles sont surtout des traductions, des interprétations du monde, et chacun le fait à sa façon. Cette conception des langues, qui croise histoires et expériences, peut être féconde pour la problématisation de la notion de francophonie.

Et les francophonies ?

- 30 Si chaque langue repose sur une appropriation de phénomènes latents nécessaires pour la compréhension du monde, cela revient à penser que la langue correspondrait à un ensemble de potentialités sensibles qui se déploient, par aménagement, dans le discours de chacun. Sachant que toute situation de francophonie se construit autour de plusieurs langues dont le français, comment traduire cette vision appropriative des langues dans sa problématisation ? Il me semble qu'une voie cohérente serait d'envisager la francophonie sous l'angle de la réception, en pensant autrement le français.

Amener le français à être ce qu'il est

- 31 La conceptualisation du terme « appropriation » sera un repère pertinent pour en dire plus. Dans les perspectives phénoménologiques et herméneutiques, c'est Heidegger qui en fournit une des problématisations les plus pertinentes. Il utilise en ce sens l'équivalent de ce terme en allemand, *Ereignen* :

« *Ereignen* veut donc dire, en une première approximation pensive : le mouvement d'amener au propre (*das Eigene*). Où toute traduction française se voit d'emblée frappée d'invalidité, c'est quand on remarque que le « propre » (latin *proprius*, venant de *pro-privus*, ce qui est réservé à titre privé, par opposition au commun) ne parle pas du tout au même registre que l'allemand *eigen*. *Eigen* signifie étymologiquement non la propriété (qui est toujours privée), mais ce que l'on a. Y a-t-il une différence ? Oui. Ce que l'on a est originalement « antérieur » à toute propriété au point qu'il ne peut y avoir propriété que par rapport à ce « fonds ». La langue, d'ailleurs, semble penser en ce sens. Dans des locutions simples (comme « remis en main propre »), « propre » n'est plus du tout entendu dans le registre de la propriété ou possession, mais signifie : ce qui appartient à quelqu'un ou quelque chose en tant que tel. **Il est donc nécessaire d'entendre toujours à travers le verbe approprier non pas « faire qu'une chose devienne la propriété », mais bien : « amener quelque chose à être ce qu'elle est »¹³** ». (Heidegger, 1976 : 28)

Pour nous en tenir au cas du français, que pourrait vouloir dire amener le français à être ce qu'il est ? Il s'agit de s'interroger sur le français en rapport avec les autres langues, en allant en deçà des perspectives explicatives habituelles qui s'en tiennent souvent et uniquement au « comment ». Elles n'ont de facto qu'une lecture sémiotique des langues. En travaillant prioritairement au « pourquoi », on pourrait penser ces langues en fonction des histoires qui les rendent pertinentes, en tenant compte des projets des personnes qui s'y engagent, qui y sont impliquées, qui se sentent concernées par les situations envisagées. Dans cette perspective, les expériences à la fois altéritaires et réflexives deviennent des repères fondamentaux pour comprendre les langues et leur environnement. Amener le français à être ce qu'il est c'est donc considérer cette langue à partir de l'investissement de personnes particulières, des transformations qu'elles subissent en / avec le français. Comme nous l'avons déjà expliqué ci-dessus, le parcours biographique rend ce processus plus facilement saisissable et montre qu'il y aurait autant de français que de locuteurs de cette langue.

Problématiser la « francophonie » : expliciter quels enjeux en arrière-plan

- 32 À la différence des conceptions habituelles de la francophonie qui privilégient le recours à des dispositifs mis en œuvre par différents instruments de diffusion du français, l'idée d'une francophonie de la réception-appropriation souligne plutôt une approche plurielle du français et des autres langues. En lieu et place des approches sémiotiques et rationnelles qui privilégient les procédés, méthodologies et autres dispositifs (l'enseignement du français par exemple) adossés à l'objectif d'influence, ce qui est important à noter ici, c'est la transformation de la personne qui peut être francophone ou non, la transformation constituant de fait l'aboutissement partiel du processus appropriatif : si l'appropriant sort transformé de ce processus, il ne faut pas oublier qu'il transforme en même temps l'objet d'appropriation. Cela conduit alors à la possibilité de plusieurs tendances du français, option qui légitime davantage l'idée d'une francophonie plurielle (qui banaliserait l'émergence de catégories complémentaires, différentes ou apparemment contradictoires) et la possibilité de français différents dans les usages.
- 33 Problématiser la francophonie c'est aussi prendre en compte ce processus qui, se situant dans une optique biographique et réflexive, fait de la diversité (en tant qu'expérience du monde) un repère important pour comprendre le *monde en langues*. Sous cet angle, il devient important de s'interroger sur les histoires et projets de chacun. Cela consiste à adosser l'appropriation à une conception politisée du monde. La francophonie ne peut s'en extraire. Voilà aussi comment comprendre le projet diffusionniste implicite aux actions menées dans des cadres institutionnels (l'Organisation internationale de la Francophonie ou bien la diplomatie française) et mises en œuvre par différents instruments (*TV5, Radio France Internationale, Université Senghor d'Alexandrie*, les alliances françaises, etc.). Dans cette perspective, la diffusion équivaldrait à une appropriation institutionnelle, dans le but de dominer, d'imposer et de contrôler. Cela est différent des projets particuliers à ne pas occulter. Ces derniers révèlent les histoires particulières de vie, avec des portées politiques différentes, parfois imprédictibles. Sous l'angle expérientiel, l'appropriation engage une autre conception de l'humain dès lors centrée sur la non-contrôlabilité totale.
- 34 La notion de francophonie est donc en principe plurielle : elle est institutionnelle, mais elle est surtout personnelle, et se construit dans des rapports avec d'autres (non-)francophones. Prendre en compte les rapports avec d'autres (non-)francophones, c'est penser la francophonie comme expériences de rencontres en langues, entre des intelligences dont *aucune n'est objectivement supérieure à l'autre*. Cette rencontre ne devient pertinente pour chaque personne impliquée qu'à partir de sa résonance dans son réseau de significations. Cette lecture ouvre la possibilité d'une approche responsabilisante, dans laquelle chaque humain se soucierait des autres humains rencontrés (Feussi, 2018). Ces derniers lui permettraient de se comprendre, de comprendre son ambiance de vie, qui sera dès lors mise en langues en fonction de ses projets et de son expérience des langues.
- 35 Une telle conception expérientielle et plurielle de la francophonie répond par ailleurs à un besoin actuellement prégnant dans les pays d'Afrique francophone en particulier, celui d'une décolonisation des savoirs (Yala Kisukidi, 2017). Considérer les autres dans l'histoire francophone conduirait aussi à reconnaître et à valoriser le point de vue des

« vaincus », pour reprendre cette catégorie de Benjamin (2000). Dans les rapports au français, la question porterait désormais moins sur la capacité de posséder le français, mais plutôt sur les processus qui leur permettent de le laisser advenir, de l'intégrer chacun dans un réseau propre de sens (Rubio Rostom, 2018). Cela suppose d'explicitier l'engagement intellectuel et expérientiel, le projet en arrière-plan de toute catégorisation d'une situation comme « francophone ».

- 36 Pour résumer, cette conception fluctuante de la francophonie, on peut rappeler deux éléments en particulier : historicisation et engagement. L'interprète devrait pouvoir s'interroger sur les processus historiques de l'avènement de chaque catégorisation, de comprendre pourquoi les personnes ou communautés locales sentent la situation comme francophone ou non. Son engagement (et non pas la distance comme dans les approches descriptives), de même que celui des personnes rencontrées, devient ainsi un des principaux outils de réflexion. Il s'agit alors de valoriser la sensibilité, d'interroger les catégorisations (non) rationnelles (je ne parle pas d'irrationalité), de comprendre le monde ainsi reçu. Ces différents phénomènes pourront, seulement plus tard, être transcrits en signes, traduits en dispositifs ou en méthodologies, pour une compréhension rationnelle. Ce qui semble prioritaire c'est donc la façon de se projeter dans la situation, de la comprendre, de la recevoir, de se mettre en relation avec d'autres situations francophones ou non, d'autres langues également. Cette francophonie peut être appelée *francophonie des personnes*.

Pour ne pas conclure : éléments de perspective

- 37 La perspective de la réception me permet d'envisager les langues à partir d'un point de vue humboldtien (et non pas uniquement saussurien), ce qui conduit à en valoriser les dimensions historiques et biographiques. Dans cette perspective qui se veut anthropologique, plurielle, les langues du monde seraient alors envisagées ensemble, à chaque fois qu'une seule d'elles est étudiée (Humboldt, 1974). Dans le fond, comprendre chacune d'elle, c'est s'inscrire dans une relation à l'altérité, c'est l'interpréter à partir d'expériences croisées mais toujours situées qui feraient écho à toutes les langues humaines. Sous cette perspective, il y aurait autant de francophonies que de projets reconnus comme francophones. Cela constitue un point de vue très différent de la francophonie institutionnelle. Parce qu'elle associe langues et expériences (non-)institutionnelles du monde, elle met surtout en évidence une question centrale : pourquoi, avec qui, pour qui/quoi, où, pour quels projets et à partir de quelles expériences se projeter dans les situations de francophonie ? Voilà autant de questions qui pourraient désormais permettre une conceptualisation des francophonies centrée sur les enjeux en arrière-plan, dans une perspective de la réception.

BIBLIOGRAPHIE

- Baggioni, D. (1996). Éléments pour une histoire de la francophonie (idéologie, mouvements, institutions). Dans D. de Robillard, et M. Beniamino (dir.), *Le français dans l'espace francophone* (p. 789-806). Champion.
- Bal, W. (1977). Unité et diversité de la langue française. Dans A. Reboullet et M. Tétu (dir.), *Guide culturel : civilisations et littératures d'expression française* (p. 5-28). Hachette.
- Benjamin, W. (2000). *Œuvres III*. Gallimard [1^{ère} édition, 1942].
- Bruckner, P. (1983). *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*. Le Seuil.
- Calvet, L.-J. (2016). Espace sociolinguistique et plurilinguisme urbain. Dans M. Auzanneau, Bento M. et Leclère M. (dir.), *Espaces, mobilités et éducation plurilingues. Éclairages d'Afrique ou d'ailleurs*, (p. 3-12). Éditions des archives contemporaines.
- Carrive, M. (2016). Langues, langage, pensée, nations – Lecture de Humboldt. <https://semefr.hypotheses.org/2021>
- Chabrolle-Cerretini, A.-M. (2007). La linguistique cognitive et Humboldt. *Corela HS-6*. <http://corela.revues.org/1476>
- Chaudenson, R. (2012). Prolégomènes à une approche de la francophonie africaine. *Repères DoRiF n°2*. http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?art_id=35
- Deleuze G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. Minuit.
- Derroitte E. (2010). Construire l'histoire à partir des vaincus, une sortie de la répétition ? Une lecture des thèses *Sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin. *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n° 151. <https://sites.uclouvain.be/cpdr/docTravail/151Derroitte%20Elise.pdf>
- Dilberman, H. (2006). Wilhelm Von Humboldt et l'invention de la forme de la langue. *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 2006/2 (Tome 131), 163-191. <https://doi.org/10.3917/rphi.062.0163>
- Ellul, J. (2008). *La Technique ou l'Enjeu du siècle*. Paris, Economica. [1^{ère} édition 1954].
- Feussi, V. (2018). *Francophonies – relations – appropriations. Une approche historicisée et expérientielle des langues*. Note de synthèse d'HDR, Université de Cergy-Pontoise. <https://hal.science/tel-02105994/>
- Gadamer, H.-G. (1976). *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Seuil.
- Gusdorf, G. (1988). *Les origines de l'herméneutique*. Payot.
- Heidegger, M. (1976). *Acheminement vers la parole*. Gallimard.
- Humboldt, W. v. (1974). *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (traduction et introduction de Pierre Caussat). Seuil.
- IFA (2004). *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. AUPELF/EDICEF.
- Lafage, S. (2006). Des inventaires des particularités lexicales du français en Afrique : Pour quoi, comment, et maintenant ? *Le français en Afrique*, n°21, 7-15. <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/21/inventaires.pdf>

- Lafontaine, C. (2004). *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Le Seuil.
- Malaquais, D. (2001). Anatomie d'une arnaque : feymen et feymanian au Cameroun. *Les études du CERI* n°77. 2-46. <https://www.sciencespo.fr/ceci/sites/sciencespo.fr/ceci/files/etude77.pdf>
- Manessy, G. (1993). Vernacularité, vernacularisation. D. de Robillard, et M. Beniamino (dir.), *Le français dans l'espace francophone* (p. 407-417). Champion.
- Manessy, G. (1979). Le français en Afrique Noire : faits et hypothèses. Dans A. Valdman (dir.), *Le français hors de France* (p. 333-362). Champion.
- Pilhion, R. et Poletti, M.-L. (2017). *...et le monde parlera français*. Iggybook.com.
- Renaud, P. (1979). Le français au Cameroun. Dans A. Valdman (dir.), *Le français hors de France* (p. 419 – 439). Champion.
- Robillard, D. de (2016). Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort. *Glottopol*, n° 28, 121-189. http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_28/gpl28_07robillard.pdf
- Robillard, D. de (2009). Sociolinguistique et réflexivité : vers un paradigme réflexif ou herméneutique ?. *Cahiers de sociolinguistique*, n°14, 7-12. <https://doi.org/10.3917/csl.0901.0007>
- Robillard, D. de (2000). Histoire de la diffusion du français dans les pays non-francophones : faits et éclairages. Dans G. Antoine et B. Cerquiglini (dir.), *Histoire de la langue française. 1945 –2000*, (p. 623 –641). CNRS –Editions.
- Rubio Rostom, C. (2018). *Une langue en mission. Histoires des politiques linguistiques et didactique françaises en Palestine*, Thèse de Doctorat, Université de Tours. <https://theses.hal.science/tel-02060587/>
- Trabant, J. (1992). *Humboldt ou le sens du langage*. Mardaga, Philosophie et langage.
- Telep, S. (2019). « Whitiser, c'est parler comme un Blanc ». *Langage, subjectivité et postcolonialité chez des militants afrodescendants d'origine camerounaise à Paris*. Thèse de Doctorat, Université Paris Descartes. <https://www.theses.fr/2019UNIP5083#>
- Wald, P. (1994). L'appropriation du français en Afrique noire : une dynamique discursive. *Langue française*, n°104, 115-124.
- Warnier, J.-P. (1993). *L'esprit d'entreprise au Cameroun*. Paris, Éditions Karthala.
- Yala Kisukidi, N. (2017). Laetitia africana. Philosophie, décolonisation et mélancolie. Dans A. Mbembe et F. Sarr, *Ecrire l'Afrique-monde, Les Ateliers de la pensée* (p. 51-69). Philippe Rey et Jimsaan.

NOTES

1. Agence de coopération culturelle et technique.
2. Ces travaux émergent en effet dans les années 1970 pour faire écho au choix de linguistes africains de « réparer » le manque du *Trésor de la Langue Française* qui marginalise le français « exotique ».
3. <https://www.lesateliersdelapensee.com/>
4. Comme nous le comprendrons à la fin de cet article, le « s » à la fin de ce terme traduit un positionnement épistémologique et théorique qui consiste à penser la notion

de francophonie, à chaque fois, à partir d'un ensemble d'expériences et d'histoires croisées. Le pluriel révèle ainsi un principe de compréhension qui croise des points de vue institutionnels, singuliers mais toujours inscrits dans une dynamique d'historicisation.

5. Plusieurs perspectives interdisciplinaires se veulent ainsi diversitaires : on peut prendre pour exemples la communication (sous l'angle de l'anthropologie goffmanienne et de l'ethnographie développée par Gumperz) ou la sociologie proposée par Morin.

6. Je ne me réfère ici ni aux expériences empiriques, ni à l'expérimentation. Le besoin de vérification qui leur est implicite ne rendrait pas compte de dimensions qui me semblent fondamentales pour comprendre les langues : l'imagination, la sensibilité.

7. Bien que je ne sois pas convaincu par la métaphore du plateau, c'est une idée similaire qu'on retrouve chez Deleuze et Guattari (1980 : 130) : « Il n'y a pas deux sortes de langues, mais deux traitements possibles d'une même langue. Tantôt l'on traite les variables de manière à en extraire des constantes et des rapports constants, tantôt de manière à les mettre en état de variation continue. [...] Constante ne s'oppose pas à variable, c'est un traitement de la variable qui s'oppose à l'autre traitement, celui de la variation continue ? ».

8. <http://www.cnrtl.fr/definition/diffuser>

9. <https://www.cnrtl.fr/definition/rayonner>

10. Cet anthropologue a longtemps effectué des recherches chez les Mankon, groupe ethnique de la zone Grassfield qui partage, avec les Bamiléké, des ancêtres communs (les Tikar).

11. Hebdomadaire satirique, Le Messenger Popoli (créé en 1993) présente une caricature des hommes politiques du Cameroun dont, principalement Paul Biya, le Président de la République. Sachant que dans le langage populaire le diminutif de *Paul* c'est *Popol*, le rapprochement avec cette personnalité est rapide.

12. Il n'est pas question de considérer « les événements comme le fruit d'une suite ininterrompue de liens causaux face auxquels les acteurs n'ont aucune prise. Cette conception de l'histoire aliénée au progrès est symbolisée par la figure de l'ange de l'histoire qui jette un regard horrifié sur les décombres du passé. » (Derroitte, 2010 : 6).

13. C'est moi qui souligne.

RÉSUMÉS

Cet article vise à proposer la pertinence d'une approche de la réception de la notion de « francophonies ». À la différence du point de vue institutionnel, technique et descriptif qui valorise les dimensions sémiotiques pour une conception diffusionniste des langues, l'option de la réception part du sens projeté dans la situation pour la/les personne(s) impliquée(s) (dont le chercheur). Ce sens arrive très souvent grâce au contact avec le monde environnant, à partir de repères non nécessairement matériels, parfois sensibles, que seule l'historicisation permettrait

d'expliciter. Les expériences de la vernacularisation dans l'urbanité langagière au Cameroun en sont une illustration. Elles soulignent la pertinence de la construction du sens pour soi dans des rapports à l'altérité, grâce à la mobilité identitaire dans les dynamiques sociolinguistiques francophones. On en déduit que valoriser le point de vue de l'appropriation du français ou d'une francophonie de la réception c'est considérer le français tel qu'il est, sans volonté de l'expliquer, mais de le comprendre. De cette façon, le français résonne avec la façon de vivre des gens, sans arrière-plan diffusionniste dont les conséquences éthiques pourraient nuire à la dynamique de cette langue.

This article purports to examine the relevance of a reception approach to the notion of "francophonies". Unlike the institutional, technical and descriptive points of view which favor the semiotic dimensions for a diffusionist conception of languages, the reception option starts from the meaning projected in a given situation for the person(s) involved (including the researcher). This meaning very often emerges via contact with the surrounding world, based on reference points which are not necessarily material, sometimes sensitive, and which only historialization makes possible to explain. The experiences of vernacularization in language urbanity contexts in Cameroon are an illustration of this. They show the relevance of the construction of meaning for oneself in one's relations to otherness, thanks to identity mobility in Francophone sociolinguistic dynamics. We can thus infer that promoting the stance of an appropriation of French or a reception approach to francophonie amounts to considering French as it is, with no desire to explain it, but that of understanding it. This way, French resonates with the way people live, without a diffusionist background whose ethical consequences could harm the dynamics of this language.

INDEX

Keywords : francophonies, languages, appropriation, historialization, meaning

Mots-clés : Francophonies, langues, appropriation, historialisation, sens

AUTEUR

VALENTIN FEUSSI

Univ Angers, CIRPALL

SFR CONFLUENCES

Valentin Feussi est professeur de sociolinguistique et de didactique des langues à l'université d'Angers. Ses travaux portent sur une problématisation des francophonies sous l'angle de l'appropriation des langues. À partir d'un point de vue humboldtien, il valorise la perspective de la réception des langues à partir d'une optique diversitaire et historique. Ce regard fait de la pluralité un principe épistémologique sous-jacent aux rapports aux langues et permet d'explorer des conceptions non institutionnelles des langues. Cela laisse entrevoir l'investissement politique de tout interprète (dont le chercheur) dans l'élaboration du sens et des langues.

valentin.feussi[at]univ-angers.fr